

Prédication du dimanche 6 juin 2021 – Pasteur Rudi Popp

Croire en un monde meilleur (1)

Série de prédications « L'humain est l'espérance de Dieu »

Genèse 1, 26-31

Devant la question d'un « monde meilleur », il y a des croyants et il y a des sachants. Soit vous croyez — ou non — en un monde meilleur ; soit vous savez — ou non — comment un monde meilleur serait possible. Pour connaître le monde meilleur, pour s'inscrire dans une quête de ce qui rend l'humain meilleur, il est d'abord nécessaire de choisir entre deux modes d'existence : croire - vivre de la confiance qu'un autre nous fait ; ou savoir - vivre de la connaissance que l'on arrive à se fabriquer soi-même.

Cette deuxième option, qui entend vivre de ce que l'on sait, met l'accent sur notre faculté à l'utopie. Dans le bulletin paroissial, vous avez trouvé son illustration classique : « la Nouvelle Atlantide », conte philosophique de Francis Bacon, baron de Verulam, philosophe et homme politique anglais, raconte le rêve d'une société parfaite, aidée par la science, projetée sur une île des mers du Sud où se combinent les commandements de la Bible et une compréhension du monde neuve que le siècle des Lumières ira promouvoir sans merci. Le monde meilleur, c'était alors une question d'organisation (personnelle et collective), un enjeu d'éducation, une matière de recherche scientifique pour perfectionner la biomasse, un problème finalement politique : l'humanité augmentée est un projet de pouvoir que non seulement les utopies hitlérienne et stalinienne ont bestialement éprouvé au siècle dernier. Il est d'autant plus surprenant que les mêmes idées d'une humanité augmentée et sauvée par le « savoir supérieur » de quelques « sachants », imposé par force d'empire à tous les « non-sachants », soient encore praticables.

Nous avons assisté, désarmés, à la démonstration de telles « sachonneries » (si vous permettez ce néologisme un peu simplet) au sujet de la crise climatique, vendredi soir. La première table ronde avec les Citoyens pour le Climat a malheureusement tourné à une espèce d'accouplement de demi-savoirs, présentés comme totalitaires et qu'il suffirait, selon les sachants, d'imposer à tout le monde pour sauver le climat, ou rendre le monde meilleur. Il me semble hautement regrettable que ce type de propos aient pu confisquer la cause climatique en lui enlevant fatalement sa pertinence.

Car s'il y a bien une leçon que nous devrions retenir des expérimentations du passé pour rendre le monde meilleur, c'est bien celle-là : on ne peut vivre de ce que l'on sait. Si nous voulons vivre dans un monde meilleur que nos pires craintes, nous avons besoin d'y croire - nous avons besoin d'apprendre à vivre de la confiance qu'un autre nous fait. L'acceptation seulement de cette confiance fera grandir le respect pour les autres — tous les autres — qui est nécessaire pour changer le climat, y compris en politique. Le savoir, présenté d'emblée comme supérieur, réduit inexorablement l'humanité à une partie de la biomasse, dont il s'agit d'optimiser les molécules. Or pour y répondre avec les mots de Bernanos : « Si vos actes, vos sentiments, vos idées mêmes ne sont que de simples déplacements moléculaires, un travail chimique et mécanique comparable à

celui de la digestion, au nom de qui, au nom de quoi, voulez-vous que je vous respecte ? »

Croire en un monde meilleur est donc une question de respect de l'humain. La Bible, dès ses premières lignes, développe non pas une utopie à construire par le savoir, l'optimisation moléculaire, l'humanité augmentée ; mais une proposition de vie construite sur la confiance donnée une fois pour toutes d'être à l'image du Créateur, non pas pour se mettre à la place de Dieu, mais investi de son projet pour un monde meilleur.

Selon le poème de la création dont nous avons entendu quelques versets, il y a bien une image de Dieu à notre portée : elle se reflète sur le visage de l'humain. Cette image n'est pas une ressemblance extérieure, elle est la confession qu'il y a du divin dans chaque personne humaine. Tout humain, même le plus bas et le plus vil, est porteur de cette image.

Dire que l'humain est créé à l'image de celui dont il est interdit de se faire une image revient à affirmer que la vérité ultime du monde échappe à notre regard et à notre appréciation. Elle se trouve en Dieu, et en Dieu seul.

Le mot utilisé pour dire image peut se traduire par ombre, et la préposition à veut aussi dire dans. On peut dire de l'humain créé à l'image de Dieu, qu'il est créé dans l'ombre de Dieu. Une ombre fait plus que refléter la silhouette de son modèle, elle bouge avec lui. Dans la création, Dieu n'est pas statique : il parle, il sépare, il peuple, il nomme, il voit, il évalue. L'image de Dieu est une vocation qui appelle l'humain à devenir à son tour créateur. Elle ne réduit pas la personne à l'immobilisme, elle l'invite à créer, à aimer, rencontrer, partager, vivre.

Nous pouvons faire un pas supplémentaire dans notre lecture de l'image de Dieu en étant attentifs à la ponctuation. Le verset s'écrit habituellement :

*Dieu créa l'humain à son image ;
À l'image de Dieu, il le créa ;
Mâle et femelle, il les créa.*

En hébreu il n'y a pas de ponctuation, et les rabbins ont fait habilement remarquer que le texte pouvait aussi être lu ainsi :

*Dieu créa l'humain à son image,
À l'image de Dieu, il le créa mâle et femelle,
Il les créa.*

Si dans la première lecture l'humain est à l'image de Dieu, dans la seconde, cette image se reflète dans l'homme et la femme, dans le couple fondateur de notre histoire. L'image de Dieu n'est pas un individu unique, mais un couple avec ce que cela induit d'altérité, d'attirance, de différence et d'amour. L'image se manifeste dans la relation, elle est à chercher dans la confrontation avec l'autre dans ce qu'il a de différent ; elle se révèle lorsque cette différence se vit dans l'amour et l'altérité.

Le couple humain fait écho au pluriel : Faisons l'humain à notre image. Dieu ne dit pas : je vais faire l'humain à mon image, mais : Faisons l'humain... Ce pluriel évoque une diversité, un mouvement, un dynamisme créateur en Dieu, et son image ne saurait s'épuiser dans une personne unique.

Dans sa quête d'un monde meilleur dès l'origine, l'humain n'est pas fait pour être seul, il a besoin de vis-à-vis, pour qu'ensemble ils reflètent l'image de Dieu. Priver une personne de relations, ou réduire, appauvrir, la relation qu'elle entretient avec ses prochains, est une façon d'abîmer l'image de Dieu qui est en elle. Un monde où il n'y aurait plus de relations, où l'humain ne serait plus qu'un individu atomisé face à sa télévision, à son écran d'ordinateur ou à un distributeur automatique, serait un monde d'où le projet d'un monde meilleur par amour aurait disparu.

Après avoir créé l'humain, Dieu bénit l'homme et la femme et leur donne un commandement : « Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. Dominez sur les animaux... Je vous donne toute herbe, et le fruit des arbres, comme nourriture. » Après avoir créé, Dieu bénit ; et après avoir béni, il donne un commandement.

Dans la Bible, la bénédiction de Dieu est souvent accompagnée d'un appel, car c'est donner une dignité à l'humain que de lui permettre de répondre au don qui lui a été fait. Dans une histoire de la tradition juive, les anges interpellent Dieu et lui font remarquer que les enfants d'Israël n'obéissent pas à la Torah. Ils proposent alors d'assumer eux-mêmes la vocation de l'humain. En guise de réponse, Dieu cite le premier commandement : Soyez féconds et prolifiques. Il cite aussi le commandement sur la nourriture, puis il dit aux anges : Vous n'êtes pas féconds et vous ne procréez pas. Vous ne mangez pas. La Torah n'a pas été donnée aux anges, mais à des êtres humains qui mangent et procréent. Ces fonctions font partie de la sainteté.

Dieu a pris le risque de confier à l'humain, et non aux anges, d'être les gardiens de la création. Dieu sait que l'humain est faillible, mais cette faillibilité est l'autre face de la liberté, et Dieu veut entretenir avec la création une relation qui repose sur la liberté. Si le premier couple est béni, ce n'est pas pour jouir béatement de sa bénédiction, mais pour entrer dans la création afin d'y tenir sa place et d'y assumer sa responsabilité.

Dans ce premier chapitre de la Genèse, le projet d'un monde meilleur fécondé par l'humain est défini par ces limites. Les limites de l'humain se repèrent dans le commandement que Dieu lui adresse. Le simple fait de recevoir une « loi » rappelle au premier couple qu'il n'est pas sa propre origine, mais que sa vocation s'enracine dans une écoute de la parole qui elle seule crée déjà, aujourd'hui, ici et maintenant, un monde meilleur. Amen !